

SESSION 2016

**CAPES
CONCOURS EXTERNE**

Section : LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES

PORTUGAIS

ÉPREUVE DE TRADUCTION

Durée : 5 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Le thème et la version sont à rédiger sur des copies distinctes.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.

Tournez la page S.V.P.

THÈME

Vous traduirez en portugais le texte suivant dans son entier :

Depuis leurs études de médecine à Lyon, ils ne s'étaient pas quittés. Ils s'étaient mariés presque en même temps, leurs enfants avaient grandi ensemble. Chacun savait tout de la vie de l'autre, la façade mais aussi les secrets, des secrets d'hommes honnêtes, rangés, d'autant plus vulnérables à la tentation. Quand Jean-Claude lui avait fait la confidence d'une liaison, 5 parlé de tout envoyer promener, Luc l'avait ramené à la raison : « A charge de revanche, quand ce sera mon tour de jouer au con. » Une telle amitié fait partie des choses précieuses de la vie, presque aussi précieuse qu'un mariage réussi, et Luc avait toujours tenu pour certain qu'un jour ils auraient soixante, soixante-dix ans et du haut de ces années, comme d'une 10 montagne, regarderaient ensemble le chemin parcouru : les endroits où ils avaient buté, failli s'égarer, l'aide qu'ils s'étaient mutuellement apportée, la façon dont, au bout du compte, ils s'en étaient tirés. Un ami, un véritable ami, c'est aussi un témoin, quelqu'un dont le regard permet d'évaluer mieux sa propre vie, et chacun depuis vingt ans avait sans faillir, sans 15 grands mots, tenu ce rôle pour l'autre. Leurs vies se ressemblaient, même s'ils n'avaient pas réussi de la même façon. Jean-Claude était devenu une sommité de la recherche, fréquentant des ministres et courant les colloques internationaux, tandis que Luc était généraliste à 20 Ferney-Voltaire. Mais il n'en éprouvait pas de jalousie. Seul les avait un peu éloignés, les derniers mois, un désaccord absurde à propos de l'école où allaient leurs enfants. Jean-Claude, d'une façon incompréhensible, était monté sur ses grands chevaux, au point que lui, Luc, avait dû faire les premiers pas, dire qu'on n'allait pas se brouiller pour une telle vétille. Cette histoire l'avait tracassé, Cécile et lui en avaient discuté plusieurs soirées de suite. Comme c'était dérisoire à présent !

Emmanuel Carrère, *L'Adversaire*, 1999

Vous répondrez en français aux questions suivantes :

- 1) Expliquez vos choix de traduction pour les segments suivants :
 - a. « *ils s'en étaient tirés* » (l. 10-11) ; « *il n'en éprouvait pas de jalousie* » (l. 16) ;
« *Cécile et lui en avaient discuté* » (l.20)
 - b. « *Seul les avait un peu éloignés [...] un désaccord absurde* » (l. 16-17)
- 2) Proposez des pistes de traitement de ces faits de langue en situation d'enseignement.

VERSION

Vous traduirez en français le texte suivant dans son entier :

A ficção começou no dia em que botei os pés nos Estados Unidos. A edição do *The New York Times*, de 19 de fevereiro de 2002, que distribuíram a bordo, anunciava as novas estratégias do Pentágono: disseminar notícias – até mesmo falsas, se preciso – pela mídia internacional; usar todos os meios para "influenciar as audiências estrangeiras". Fazia dez meses que eu não voltava a Nova York. A última vez havia sido cinco meses antes do atentado de 11 de setembro. Não tinha visto a cidade sem as torres. Não podia abordar o filho do fotógrafo de chofre. Já deixara claro que não pretendia me receber. Eu não podia lhe telefonar e dizer que estava na cidade para vê-lo. Era preciso pegá-lo desprevenido. Tinha que ter paciência. E eu estava preparado para isso. Estava disposto a ficar o tempo que fosse necessário. Não podia perder a chance na hora em que ela se manifestasse. Só não podia imaginar é que ela se manifestaria tão depressa e que seria tão fácil. Arquitetei mil planos. Antes de mais nada, precisava reconhecê-lo, e até então eu nunca o tinha visto. Sabia mais ou menos a idade dele, havia nascido antes de o fotógrafo partir para o Brasil, antes da guerra, devia ter no mínimo sessenta e três anos. Logo na primeira tarde, fui até o prédio onde ele morava, que não tinha porteiro. Fiz o reconhecimento do bairro, passei disfarçadamente pela rua e, depois de muita hesitação, toquei o interfone para me certificar de que ele estava em casa. Pensei em tocar e ficar mudo, nem que fosse só para ouvir a sua voz. Atendeu a voz de um homem, que não parecia especialmente velho, podia ser dele ou não, quem sabe de um filho dele, e foi quando me ocorreu inventar uma história qualquer, que tinha uma encomenda para lhe entregar, por exemplo. Precisava vê-lo, nem que para isso tivesse que fazê-lo descer para em seguida me esconder atrás de um carro. Ficaria a observá-lo do outro lado da rua. Eu não podia perder a oportunidade. Perguntei pelo sr. Schlomo Parsons. Era o próprio. E antes que pudesse dizer qualquer outra coisa, ele abriu a porta e me mandou subir. Fiquei atônito por uns instantes, segurando a porta aberta, sem entender o que estava acontecendo, sem conseguir avançar. Por fim, entrei no prédio e tomei o elevador. Meu coração batia no pescoço. Ao chegar ao sétimo andar, fui até a porta entreaberta no final do corredor, de onde vinha uma luz. Ele ouviu o barulho dos meus passos e gritou lá de dentro que eu podia entrar. Era um apartamento atulhado de objetos e livros, tapetes e móveis. Três janelas altas davam para a rua e as árvores do parque, na diagonal. Um labrador amarelo veio me receber, abanando o rabo. O dono gritou do quarto que precisava da minha ajuda.

Bernardo Carvalho, *Nove noites*, São Paulo, 2002

Vous répondrez en français aux questions suivantes :

1) Expliquez vos choix de traduction pour les segments suivants :

a. « *até mesmo falsas, se preciso* » (l. 3) ; « *Era preciso pegá-lo desprevenido.* » (l. 8); « *Precisava vê-lo* » (l. 20)

b. « *nem que fosse só para ouvir a sua voz* » (l. 17) ; « *nem que para isso tivesse que fazê-lo descer* » (l. 20)

2) Proposez des pistes de traitement de ces faits de langue en situation d'enseignement.